

# 1

— Monsieur, vous désirez boire quelque chose?

— Du champagne, je vous prie...

Sam se cache derrière ses paupières closes. Elle a fermé les yeux pendant que l'avion quittait la piste de décollage de JFK pour piquer droit vers les nuages et atteindre son altitude de croisière, et elle a dû sombrer aussitôt dans un petit somme réparateur. Mais à présent, elle est bien réveillée, et elle ne perd pas une miette de ce qui se dit. Taittinger + associé du cabinet (son supérieur hiérarchique, donc) porté sur le flirt + altitude de trente-huit mille pieds = tous les ingrédients pour un bide complet.

Sam se décide à ouvrir les yeux.

— Et pour moi une eau minérale plate, s'il vous plaît.

Elle passe machinalement un doigt sous ses yeux pour effacer les traces éventuelles de mascara, puis se lance dans une série de flexions des mollets et remue ses doigts de pied dans tous les sens pour prévenir la thrombose veineuse. Si elle s'écoutait, elle sentirait sûrement que son sang coule plus lentement à la pliure du genou... Ça y est, son côté hypochondriaque refait des siennes! Il y a des moments où elle aimerait mieux ne rien savoir.

Richard lui pince le bras d'un air guilleret.

— De l'eau? Ah non! Il faut fêter ça!

Et zut! La classe affaires a beau être spacieuse, Sam n'en reste pas moins « à portée de main » de Richard...

— Non, je vous assure. Je boirai peut-être un peu de vin rouge au dîner. Mais ne vous occupez pas de moi!

Dire qu'il a pris l'avion pour participer à ces réunions avec elle!

Quant à son comportement de la veille, elle veut bien le mettre sur le compte des Martini... En tout cas, Richard est là et bien là, assis près d'elle, et pour sept heures. Le purgatoire du *xxr*<sup>e</sup> siècle.

— Prenez juste un verre! Ce serait dommage de ne pas en profiter...

— Non, merci. Seulement de l'eau.

Le champagne lui donne invariablement mal à la tête. Elle échange un sourire discret avec le steward, tandis qu'une nouvelle bouffée de testostérone menace de les étouffer tous les deux.

— Vous avez fait du bon boulot, cette semaine. Je suis bluffé. Vous savez à quel point je vous estime...

C'est le genre de phrase ambiguë qui vous met mal à l'aise. Est-ce un avis professionnel ou personnel? Sam commence à avoir la chair de poule, mais elle ne le montre pas.

— Ils ont toujours suivi nos recommandations.

Bien décidée à éviter des regards insistants, elle commence à fouiller dans son sac à la recherche de son baume pour les lèvres. Si seulement elle pouvait revenir à Londres par simple téléportation! Les voyages d'affaires sont une chose, mais passer une nuit à New York avec Richard Blakely, c'est carrément une épreuve! D'autant qu'il n'a rien à voir avec la fusion sur laquelle elle travaille actuellement.

— Peut-être, mais j'avais oublié à quel point vous êtes brillante en société...

— Ça m'amuse. Surtout quand les choses évoluent dans mon sens.

Voyons : portefeuille, passeport, maquillage, brosse à cheveux, portable, assistant personnel, parfum, chewing-gum, crème pour les mains, fil dentaire... Bon sang, mais où est-il passé?! Si elle veut que ses lèvres résistent à l'assaut de l'air conditionné, pas question d'abandonner maintenant. Elle les sent déjà se craqueler...

— ... et vous n'êtes pas du genre à lâcher prise... Je ne voudrais pas avoir à me frotter à vous!

Sans blague! Ce n'est pourtant pas l'impression qu'il lui a donnée la veille!

— Santé...

Richard lève son verre et... attendez un peu, c'est bien un clin d'œil? Tandis qu'il penche la tête en arrière pour avaler une longue gorgée de champagne, Sam s'efforce de rester positive. Après tout, c'est peut-être un reflet de lumière capté par la Rolex de son voisin lorsqu'elle a dépassé de la manche impeccablement amidonnée de sa chemise faite sur mesure...

Richard n'a pas l'air gêné du tout. Aucun signe de gueule de bois non plus. Incroyable!

Sam ramasse son sac et poursuit sa recherche en position verticale, bien droite sur son siège au cas où Richard se ferait des idées. Elle ne lui a pourtant pas donné le moindre signe d'encouragement, à moins que le fait de porter une jupe juste au-dessus du genou il y a six ans pour son dernier entretien d'embauche au siège du cabinet juridique Lucas, Lex et Lawton, dans la City, puisse être considéré comme un appel du pied. Mais l'indifférence de Sam n'a pas l'air de modérer le moins du monde l'enthousiasme de Richard et le dévouement qu'il porte à la cause de sa collaboratrice. Ses indicateurs de niveau de confiance sont aussi anormalement élevés que le solde de son compte courant.

— ... je crois que nous pourrions leur apprendre une chose ou deux sur la façon de boire.

— Mmm.

Sam n'écoute pas, elle a déjà entendu ce refrain plus d'une fois. Mais elle devrait lui être reconnaissante de n'avoir pas à lui faire la conversation.

— Vous avez prévu quelque chose pour ce week-end? Qu'est-ce que l'une des femmes les plus désirables de Londres peut bien faire après ses heures de travail?

Décidément, il est têtu! Un entêtement presque digne d'éloges.

— Oh, pas grand-chose...

En tout cas, ça la regarde! Sam reprend l'inspection méthodique de son sac, ne laissant au hasard aucun recoin. Le résultat est d'un intérêt scientifique indéniable : pas une poche, pas un soufflet qui ne contienne un stylo à bille et un tampon.

— Je n'ai pas eu un week-end à moi depuis... disons que si je

compte les réunions entre femmes, les mariages et les week-ends de travail, ça doit faire plusieurs mois...

Tout en continuant d'analyser le contenu de son sac Tardis, Sam jette un regard sur l'écran qui donne des indications sur l'itinéraire du vol transatlantique. Son désespoir est sans limites quand elle constate que l'avion vient à peine de quitter la côte Est pour se hisser vers le nord à la vitesse d'un escargot en pleine déprime.

— ... et j'ai des tas de choses à trier, vous savez, tout le linge en retard qui s'entasse et dont on s'occupe toujours en dernier...

Elle rêve d'une mégaséance de gym, et de passer la soirée chez elle, de se prélasser dans un bain parfumé avec les hommes de sa vie : Paul Mitchell, Charles Worthington et John Frieda, spécialistes du cheveu. Sans oublier son partenaire le plus ancien et le plus fidèle, le shampoing Tim O'Tei. Avec des bougies, bien sûr, et un bon disque bien relaxant. Fini, les conversations de salon... Ah! Et un bol de flocons d'avoine. Le pur bonheur!

Mais la bulle de savon éclate et Sam est tirée brutalement de sa rêverie. Elle commence à paniquer lorsqu'elle s'aperçoit que son sac est moins lourd que d'habitude. Outre son baume réparateur introuvable, il y manque *une chose* essentielle... Elle ne comprend pas ce qui se passe, et quelques gouttes de sueur perlent déjà sur sa nuque.

Elle jette un coup d'œil sur sa gauche. A son grand soulagement, Richard semble avoir fini par se calmer et est absorbé dans la contemplation du paysage à travers son hublot. Ou peut-être est-il en train d'admirer le reflet de ses dents trop parfaites?

Sam plonge dans les replis et les coins sombres de son sac avant d'actionner pour la énième fois la fermeture à glissière de tous les compartiments, juste au cas où elle aurait rangé quelque chose à la mauvaise place, ou vérifié trop rapidement. Ce qui n'est pas le cas. *Il* n'est nulle part. C'est la cata!

— Tout va bien?

Richard a flairé quelque chose d'anormal, alerté par le sillon qui creuse le front de Sam, juste entre ses sourcils parfaitement dessinés.

— Ça va.

Sam se force à sourire et se cale dans son siège, le dos raide, fermant les yeux pour s'accorder quelques secondes de réflexion. *Il* a pu glisser dans la housse de son ordi... Mais la lueur d'espoir cède vite la place à la sombre réalité. Elle sait qu'*il* n'y est pas, et rien de tout ça ne serait arrivé si Richard n'avait pas interrompu l'inspection des tiroirs et des placards à laquelle elle a coutume de se livrer chaque fois qu'elle quitte une chambre d'hôtel.

Il faut agir vite. Le problème, c'est qu'elle se trouve à bord d'un avion. Même avec un vent arrière, elle est à des heures de l'aéroport et dans l'impossibilité de passer un coup de fil. Elle se force à avaler une gorgée d'eau, incline son siège et met ses écouteurs. Sans le son, juste pour faire semblant de regarder l'écran au bout de son accoudoir. Les images ont beau se mettre en quatre pour capter son attention, elles ne parviennent pas à la détourner de ses pensées. Quant à la gorgée d'eau, elle prend des allures de fleuve d'acide pur qui descend jusqu'à son estomac en brûlant tout sur son passage. Danger! Turbulences internes!

Il faut dire que depuis dix-neuf ans, jamais son journal intime ne l'a quittée. Il ne l'a jamais laissée tomber, n'a jamais prétexté un quelconque surmenage. Jamais il ne lui a fait défaut... jusqu'à aujourd'hui.

Ben refuse d'ouvrir les yeux. Il a passé une bonne partie de la nuit à se tourner et se retourner dans son lit, et naturellement, c'est juste après avoir réussi à sombrer dans le sommeil que son horripilant réveil l'a tiré des bras de Morphée.

Compte tenu de l'activité débordante qui règne autour de lui, il en déduit que sa sœur est bien réveillée et en pleine forme. Un vendredi matin, et en vacances! C'est pas possible, il a dû être adopté... Comment pourrait-il partager le moindre gêne avec cette femme?

Il fait de son mieux pour simuler le sommeil. Il souhaite de toutes ses forces que le ronron incessant de l'air conditionné le berce et le fasse sombrer de nouveau. Alors qu'il est pratiquement aux portes du Nirvana, une voix familière retentit juste à côté de son oreille. Il aurait dû lire les petites lettres! On lui a vendu ce

week-end pour une escapade en toute liberté, pas pour un camp d'entraînement militaire... Décidément, on se fait toujours avoir.

— Benjy!

Le surnom chantant de sa petite enfance se mue très vite en aboiement d'impatience.

— Ben... Lève-toi! Je sais que tu es réveillé, tu ne respires plus de la même façon. Allez, debout!

En réfléchissant, Ben aurait flairé le danger... Pas étonnant que David n'ait pas hésité à lui céder sa place dans cet hôtel de rêve. Ben se demande si les clients de David l'ont vraiment retenu ce week-end. Sans doute un prétexte.

Ali lui donne un coup de coude, et Ben feint de sortir brutalement de sa torpeur en bredouillant des mots inaudibles avant d'ouvrir un œil. Mais il prend la précaution de couvrir partiellement son visage de son bras pour avoir une vue tronquée de sa sœur, laquelle est en train de squatter le bord de son lit. Il essaie de ne pas sourire.

Depuis vingt-cinq ans, les choses n'ont pas changé. A l'époque, tous les dimanches matin, elle lui écartait de force les paupières pour lui prouver qu'il était réveillé avant de le forcer à partager des jeux stupides, comme se déguiser avec quelques fanfreluches dont leur mère leur avait charitablement fait don. A la réflexion, c'était sans doute pour ne pas avoir à les jeter ni à les donner...

— Arrête de faire semblant, je t'ai vu ouvrir un œil! Tes biceps ont besoin d'exercice.

Ben s'étire voluptueusement avant de sauter sur son oreiller.

— Si tu me lâchais un peu...

— Je te connais.

— J'espère bien.

— Mieux que toi...

— Hmm, ça, je n'en suis pas si sûr.

— Je sais par exemple que tu fais semblant de dormir pour deux raisons. Primo, parce que tu n'as pas envie d'aller à la gym...

C'est assez bien vu. Mais le spectacle d'Ali en tenue de sport avant 9 heures, un vendredi matin, a tendance à le faire tomber dans une sorte d'hypnose. Après une quasi-nuit blanche, il sent

ses paupières incroyablement lourdes, et un vertige menace de le clouer au matelas.

— ... et secundo parce que tu te fais toujours du souci à propos de Julia. Allez, remue-toi. Tu devrais venir avec moi faire un peu d'exercice, ça te changera du boulot.

— Tu deviens folle, ma parole.

Ben bâille et s'étire avant de s'écrouler de nouveau sur son lit en position fœtale.

— Ça ne te ferait pas de mal.

Ben bloque ses abdos et se donne un coup de poing par-dessus son T-shirt pour se rassurer sur la tonicité de ses muscles. Il faut dire que sa main s'est arrêtée à quelques centimètres de la cible...

— Plus tard, peut-être. Tu sais bien que les exercices violents au réveil, ça ne me vaut rien. Et comme j'ai dû dormir en tout et pour tout dix minutes, ça risque de m'être fatal.

Ali a l'air plutôt incrédule.

— Bon, d'accord! Disons deux heures, au grand maximum. Mais je n'ai pas beaucoup dormi dans l'avion. Et je n'ai jamais été du matin, tu le sais.

Ce n'est pas sa faute s'il a un faible pour les jeux Nintendo et s'il adore passer d'une chaîne cinéma à l'autre.

— Je te signale qu'il est déjà presque 14 heures.

— Mais alors, c'est presque l'heure de faire une petite sieste...

Ben plie les bras sous sa tête et ferme les yeux une fraction de seconde. Du pur bonheur! Décidément, il préfère de loin avoir les paupières en position fermée.

— Tu ne peux tout de même pas rester ici à broyer du noir.

— J'aurais de loin préféré dormir.

Ben remonte la lourde couverture en coton jusqu'au nez et grogne de plaisir en sentant le poids de la couette sur son corps sans force.

— Bon sang!... Ça te ferait un bien fou de t'activer un peu...

— Parle pour toi, oui! C'est bien *toi* qui écris un article sur les bienfaits de la remise en forme? Je t'accompagnerai peut-être demain, à moins que j'aille faire un peu de jogging dans le parc plus tard. Mais j'ai besoin de dormir encore un peu.

— Comme tu veux.

— Un des avantages du célibat, c'est l'autonomie. Enfin, c'était l'idée...

— Julia n'était pas autoritaire.

Ben sourit intérieurement. Julia et Ali avaient beaucoup de points communs... beaucoup trop! Elles n'arrêtaient pas de dire que les filles choisissent des hommes qui ressemblent à leur père... Mais est-ce que les frères choisissent des femmes qui ressemblent à leur sœur? En cet instant précis, il espère que non.

— Et puis d'abord, je déteste les clubs de gym. Il y a trop de miroirs. Ce qui m'intéresse, c'est l'avant et l'après, pas le pendant. Il faut voir la tête qu'on a quand on fait les mouvements...

— Tu peux toujours te regarder dans les yeux... Et pour revenir à Julia, elle a dû s'en remettre, depuis le temps. C'est une fille qui a du ressort...

Il n'espère qu'une chose, c'est qu'elle n'ait pas besoin de le haïr pour y parvenir.

— Heureusement que tu as été honnête avec elle. Plus tu aurais attendu, plus ça aurait risqué de tourner au vinaigre. Et si tu l'avais menée en bateau, je ne te l'aurais jamais pardonné. En plus, juste pour mémoire, il y a beaucoup plus de célibataires femmes de ton âge que d'hommes, dans ces clubs de gym. Et si tu ne me crois pas, lis donc les magazines que j'ai posés sur ma table de chevet.

— Mais enfin, est-ce que j'ai l'air *désespéré*?

— Non.

— Même si j'ai osé prononcer le mot tout haut? Tordue comme tu l'es, tu serais capable de croire que je le suis parce que j'ai dit que je ne l'étais pas!

— Si tu arrêtais de jouer les psy de comptoir...

— Je suis juste un peu démoralisé. Elle est différente de ce que je croyais.

— Tout le monde peut se tromper.

Ali se souvient de ses rendez-vous galants, ceux d'avant David... cette façon de distiller l'information au bon moment pour essayer de trouver un terrain d'entente avant d'aborder des points plus litigieux susceptibles de tout faire foirer. A dix-sept ans, elle s'était

même réinventé une personnalité sur mesure pour être certaine de s'attirer l'affection de Johnny. Il faut dire qu'il était très mignon. Toutes les filles de son âge mouraient d'envie de sortir avec lui.

Ben sourit.

— Tu parles du mec avec les Doc Martens?

Ali hoche la tête. Sacrées hormones, ce qu'elles ne vous font pas faire!

— Et à la banane rockabilly...?

Ben savoure l'instant. Elle était écartelée entre Morrissey et les B52.

Elle rit nerveusement, soucieuse de changer de sujet.

— C'était une phase expérimentale importante...

— Tu parles! Dans ta période Levis 501 et rouge à lèvres rouge sang, maman te voyait déjà en train de faire ton *coming out*.

— C'est ça, ricane un bon coup... Toutes les photos ont été détruites, il n'y a plus de preuves. Et d'ailleurs, ce n'est pas un garçon qui se mettait de l'eye-liner qui va me faire la leçon!

— Une seule fois! J'avais douze ans, et je voulais passer pour un néo-romantique.

Ben renverse la tête en arrière sur son oreiller et poursuit en s'adressant au plafond :

— Ce serait bien plus simple si la loi obligeait les célibataires à posséder une carte qui contienne des données exactes sur eux : âge, profession, envie ou non d'avoir des enfants, préférence pour le Coca ou le Pepsi, pour les chiens ou les chats, pour *Friends* ou pour *Frasier*. Tu vois ce que je veux dire...

— Il est temps que tu te trouves un vrai travail. Tu penses trop.

— Un vrai travail comme le tien, c'est ça? Ô journaliste freelance...

— N'oublie pas que si tu te retrouves seul, c'est toi qui l'as voulu.

Ben hausse les épaules. Silence. Ali décide de détendre un peu l'atmosphère.

— J'en déduis que tu n'es pas prêt à faire des compromis. C'est plutôt positif.

Ben acquiesce sagement. Même à l'époque, il avait éprouvé du soulagement. La présence de Julia était devenue une habitude

plus qu'autre chose. Pourtant, il l'aimait bien... *Il l'aimait bien!* Cette expression en dit long... Les grand-tantes aiment bien leurs petites-nièces, la nation britannique a bien aimé la reine mère. Le fond du problème, c'est qu'il voudrait tout avoir : l'amour partagé, le respect... la totale, quoi! Un couple à la Paul et Linda, à la Brad et Jennifer... Une femme avec laquelle il ait envie de vieillir, et d'avoir des enfants. C'est ça ou rien.

— Mais... c'était peut-être une réaction typique de mâle. Vouloir ce que je n'avais pas, tout simplement. C'était une fille super à plus d'un titre, mais elle passait un peu trop de temps au boulot...

— Elle était ambitieuse.

— Moi aussi. Mais je n'éprouve pas le besoin de parler sans arrêt de mon plan de carrière. Et puis j'ai au moins un vrai bureau.

— Comme moi.

Ben croise les bras sur la poitrine, l'air moqueur.

— Le tien, c'est une chambre d'amis.

— Eh bien, j'ai au moins une chambre d'amis...

Pourquoi faut-il qu'elle ait toujours le dernier mot?

— En tout cas, les gens ont besoin de la télévision.

Ali ricane.

— C'est ça, comme moi j'ai besoin de quatre paires de bottes noires! Ecoute, tu n'as pas de problème au niveau de ton horloge biologique, et tu as encore tous tes cheveux. Alors détends-toi, décompresses, et prends un peu de bon temps...

Ben hoche la tête. C'est vrai que dans l'immédiat, il est beaucoup plus attiré par les aventures sans lendemain que par la recherche d'une liaison sérieuse. Il n'a plus la force de prendre de faux départs, de choisir des cadeaux en angoissant parce qu'il se demande comment ils seront perçus. Ni de commencer à courtiser une autre femme dès qu'une liaison se révèle sans lendemain. Serait-il paresseux? Fatigué? Sans inspiration serait plus exact...

— Elle doit bien être quelque part, Benj. Peut-être à la gym, qui sait.

— Bien joué, Al. Tu auras au moins essayé...

En appui sur les coudes, Ben regarde sa sœur d'un air sceptique

faire des étirements à côté du lit. Les femmes sont décidément plus souples que les hommes, surtout Ali.

— Et voilà, je suis prête. Alors, tu viens, oui ou non ?

— Pas question.

— Très bien.

Au ton de sa voix, Ben sait qu'elle lui en veut, mais c'est sa sœur... Le temps d'éliminer trois cents calories, elle lui aura déjà pardonné.

— J'en ai à peu près pour une heure. Tu devrais te faire monter un bon petit déjeuner.

Ben n'est pas d'humeur à dépenser quarante dollars pour du thé et des toasts.

— Un café et un bagel feront l'affaire...

— Commande ce que tu voudras. C'est moi qui régale.

Elle le connaît par cœur. C'est quand même sa sœur.

— Je n'ai pas envie que tu te plains de crampes d'estomac d'ici deux heures sous prétexte que tu as faim. N'oublie pas que nous avons une longue journée devant nous à courir les magasins.

Cette perspective n'enthousiasme pas Ben outre mesure.

— Ecoute, fais un effort. Ce week-end ne t'est pas entièrement consacré, que je sache. Le boulot mis à part, j'ai besoin de nouvelles fringues, et ayant eu le plaisir de défaire ton sac, je sais que tu es dans le même cas. C'est d'autant plus évident que notre armoire est à peine plus petite qu'un hall de gare ! Et cette chambre est plus grande que ton appartement de Londres.

— Difficile de faire plus petit...

— Ne sois pas si agressif !

— Je suis fatigué. C'est à cause du manque de sommeil. C'est toi qui as eu l'idée géniale de mettre le réveil.

Ali est occupée à s'étirer de plus belle tout en sifflotant *New York, New York*. Un vrai show !

— Mais personne ne t'a demandé de défaire mon sac à ma place.

C'est à croire que cette fille est rechargeable. Deux heures branchée sur le réseau, et la voilà requinquée ! Comme neuve. Elle se met à sautiller sur place.

— Mais ce fut un plaisir... Moi aussi, je t'aime.

La porte se ferme puis s'ouvre de nouveau. Qu'est-ce qu'il y a encore?

— Hé, monsieur le capitaliste, voilà le *Times* et le *Journal*! Tu vas me faire le plaisir de lire tout ça avant mon retour.

Il entend le bruit sourd des journaux lancés sur le tapis, puis le clic de la porte qui se referme. Soulagé de se retrouver enfin seul, Ben pousse un soupir de satisfaction et ferme les yeux. Il s'imagine sur le Treadmill. Il pourrait aller au club de gym pour faire une surprise à sa sœur... Juste quelques secondes de répit.

Une des choses qu'il apprécie le plus en Angleterre, c'est que tous les gens qu'il connaît parlent d'aller à la gym quand ils sont au pub. Seulement voilà, mis à part en janvier, ils n'y mettent pratiquement pas les pieds. Du seul fait de payer leur cotisation et de savoir qu'ils peuvent — en théorie — faire des exercices au lieu d'aller traîner dans un bar, ils se sentent déjà plus en forme!

De toute façon, chaque fois qu'il prend un Escalator, il monte les marches à pied. Sauf s'il tréballe des sacs un peu trop lourds, bien sûr.

Ben sent vaguement qu'il est sur le point de sombrer à nouveau dans un coma profond, et ça le fait sursauter. Il s'assied beaucoup trop vite. Il se sent tout engourdi : des picotements et des fourmillements envahissent son corps. Il regarde le réveil : son sursis n'a duré que quelques minutes. Il tend la main vers la télécommande et s'offre une petite pause télé avant de prendre sa douche, le temps que son corps prenne conscience qu'il n'est plus question de dormir aujourd'hui.

Il surfe avec dextérité sur les chaînes tout en réfléchissant à sa carrière. A défaut d'espérer de grands bouleversements et une plus grande satisfaction intellectuelle, il pourrait au moins être mieux payé. Il va falloir y songer sérieusement. *Who Wants To Be a Millionaire?* Lui! C'est bête comme chou, dommage que l'idée ne soit pas de lui.

Il passe de MTV à VH1... Maintenant qu'il est réveillé, il a besoin de se sustenter, même s'il a une fâcheuse tendance à prendre du volume, ces derniers temps. Il se penche vers le tiroir de la table de chevet... et ne trouve que les *Super Pages* de Manhattan plus une

Bible dans un état impeccable. Il exécute un savant mouvement tournant pour se retrouver de l'autre côté du lit. Rien. Il se force à se mettre en position verticale pour marcher vers le bureau et vérifier le contenu des tiroirs.

Bingo! Il trouve un dépliant sur tous les services offerts par l'hôtel et les excursions à faire dans le coin, sans oublier la liste exhaustive des prestations du Room Service. Il y a aussi un grand carnet à la couverture rigide... Qu'est-ce que ça peut être?

Quelques instants plus tard, la commande est passée — un petit déjeuner pour deux — et Ben se retrouve en position horizontale. Comme toutes les chaînes MTV ne proposent d'autre alternative aux nouvelles du jour que des pubs et des dessins animés, et les magazines en papier glacé d'Ali ne présentant pas un intérêt démesuré, Ben ouvre le carnet noir, au hasard.

— Si quelqu'un du Carlyle appelle, passez-le moi immédiatement...

« S'il vous plaît », ajoute Mel en râlant intérieurement. Elle travaille juste à côté du bureau de Sam.

— ... et j'aimerais que vous me tapiez ces notes dès que vous aurez un moment.

— Ce sera fait.

Sam compose le numéro suivant sans même regarder le clavier.

— Bonjour, Greenberg Brownstein. Bureau de E.J. Rutherford!

— Super, tu es là...

Sam avale une nouvelle gorgée de jus d'airelle dans le vague espoir que son envie de vomir puisse être due à la déshydratation et non à la pensée de voir son journal tomber entre toutes les mains. Le pire scénario. Jamais elle n'a eu envie jusqu'à aujourd'hui de retourner dans le passé. Où sont Michael J. Fox et sa fameuse DeLorean? Elle a besoin d'eux...

— Qui est à l'appareil?

Les appels sont filtrés. C'est qu'il faut montrer patte blanche! Lorsque votre société vous facture vos communications téléphoniques quasiment quatre cents livres de l'heure, mieux vaut avoir

une secrétaire à plein temps et spécialement formée pour faire le tri de vos interlocuteurs.

— Sam Washington.

On lui passe la ligne en une nanoseconde.

— Coucou, ma chérie! Alors, c'était comment, New York? Ça fait tellement longtemps que je ne suis pas revenue chez moi.

E.J. envoie valser ses chaussures sous son bureau et frotte ses pieds fatigués contre ses mollets gainés de bas à dix deniers. Puis elle fait pivoter son fauteuil pour se retrouver face à la fenêtre. Derrière l'immense baie à double vitrage conçue pour ne jamais s'ouvrir, le ciel bleu et les rayons de soleil ont l'air de la narguer. Cette vitre, ils auraient pu y mettre des barreaux, pendant qu'ils y étaient! E.J. a vraiment besoin d'une petite pause.

— Pas mal.

De qui se moque-t-elle? Sam jette un coup d'œil circulaire sur son bureau... Un vrai sanctuaire. Quarante-neuf mètres carrés d'espace vital. Ça reflète presque exactement le pourcentage de son temps passé au bureau. Sans parler du temps passé avec ses associés. Elle a sacrément besoin de dormir un peu... et de vacances. A moins que ce ne soit la crise de la trentaine qui approche? Elle va aborder le deuxième quart de sa vie... ce qui voudrait dire qu'elle espère atteindre les cent seize ans! Finalement, ce ne serait peut-être pas si idiot que ça de prendre ces cours de golf...

— Tu m'as rapporté un *Tootsie Roll*?

E.J. Rutherford, avocate d'affaires de renom, est redevenue une fillette de sept ans qui prend une voix pleurnicharde à la perspective de la friandise tant convoitée.

— Non.

— Quoi? Dis, tu me fais marcher, c'est ça?

— Désolée, j'ai oublié. C'était la ruée des grands jours à l'aéroport, et pour couronner le tout, j'avais Richard avec moi.

Sam est soulagée de voir qu'elle est capable de se comporter normalement. Ce n'est jamais qu'une journée de bureau comme les autres. Et comme l'hôtel n'a toujours pas appelé, elle n'a pas la certitude absolue, en cet instant précis, d'avoir perdu quelque chose. Enfin, rien d'officiel.

E.J. surmonte rapidement sa déconvenue.

— Et les raisinets ?

Le silence est éloquent...

— Et les *Reese's Pieces* ?

— Tu peux en acheter ici.

— Mais ils n'ont pas le même goût. Tu m'as bien dit que Richard t'accompagnait ?

— Ce sont exactement les mêmes... Euh, oui, il a débarqué comme une fleur pour la réunion.

— Eh bien ! On peut dire que ce type sait ce qu'il veut. Il faut lui donner ce qu'il attend, il ne lâchera pas.

— Je ne suis pas tenue de lui faire confiance.

— Hé, doucement... ne t'emballe pas !

— Excuse-moi ! La semaine a été longue...

— Donc... tu ne m'as rien rapporté.

E.J. ressemble à un gosse qui essaie de cacher sa déception. Sam soupire. Ça, elle devrait pouvoir le gérer.

— J'ai peut-être un exemplaire de *W Magazine* dans la housse de mon ordi...

— Je savais que tu ne me laisserais pas tomber.

— ... et un sac ou deux de *Reese's*.

— Ouaiiii... ! Merci, tu es la meilleure. J'adore les cadeaux.

— Tu sais qu'ils contiennent cent cinq pour cent de graisse...

— Tu dis ça parce que tu n'aimes pas le beurre de cacahuètes...

Bien vu !

— De toute façon, ça me rappelle le pays...

— Si tu m'offres du chocolat aux fruits secs, alors là, pas de problème ! Vous avez décidément beaucoup à apprendre en matière de chocolat et de biscuits. Tiens, prends les Chips Ahoy, c'est quoi ?

— Des cookies.

— Ce que tu peux être bête !

— Attention à qui tu parles...

E.J. se déconnecte un peu. Son attention est distraite par un homme en train de coller avec maestria une immense affiche en vingt-quatre panneaux sur l'espace publicitaire visible depuis sa fenêtre. A le voir, ça paraît tellement facile...

— A part ça, comment vas-tu? La semaine a été bonne?

— Une nouvelle prise de participation au bureau. Mais apparemment, mon week-end se présente bien... Je dis bien en principe car j'attends toujours les dernières instructions d'une société financière américaine à propos d'une acquisition. Ça te dirait de dîner avec moi demain? J'ai l'impression qu'on ne s'est pas vues depuis des siècles.

— Ça me paraît un bon plan.

Pas question de rater une occasion de se distraire.

— Parfait.

— On pourrait glisser un film dans le programme, non?

E.J. observe le jeune homme poser délicatement le dernier panneau de l'affiche avec une brosse plutôt rudimentaire. Ce qui lui permet de connaître enfin la date de sortie du film promu.

— *Taking Stock*, ça te dit?

Ne jamais sous-estimer le pouvoir de la publicité. Le type n'est pas aussi avenant que le buveur de Coca light, mais ça fait toujours plaisir de voir des muscles, un jean, des Timberlands... et une tête en gros plan avec une tignasse impressionnante, ce qu'on voit rarement chez Greenberg Brownstein. Il faut dire qu'ici, le succès des employés semble directement proportionnel à leurs problèmes de cheveux.

— Connais pas.

E.J. louche sur l'affiche.

— C'est l'histoire de Jim Stock, petit génie de Wall Street, qui disparaît... et à voir la campagne de pub qu'ils se paient, c'est du gros calibre hollywoodien qui n'a rien à voir avec la réalité.

— Super. J'adore les films qui sont censés décrire un crack financier ou un truc de ce genre. Pour un samedi soir, c'est l'idéal.

— C'est génial, on va finir par se voir. Tu sais que je suis en train de perdre le contact avec l'art populaire. Si seulement on pouvait avoir un jour de libre en plus dans la semaine! Tu imagines... des week-ends de trois jours, et seulement quarante-cinq semaines par an... Ça ferait un tabac, bien plus que l'euro. Tu es sûre que ça va? Je te trouve bien silencieuse. J'espère que tu

n'es pas en train de te servir de moi pour tenir le crachoir pendant que tu lis tes e-mails!

Sam se dépêche d'enlever son doigt de la souris... Elle en a juste lu quelques-uns. En fait, elle a l'œil rivé sur l'heure, celle affichée sur son téléphone. 13 h 36, ça signifie 8 h 36 à Manhattan. Et l'hôtel qui avait promis de fouiller sa chambre à la première heure! Sam se fout éperdument qu'on interrompe le sommeil de clients qui ont payé plus de cinq cents dollars la nuit dans un établissement de luxe. En plus, c'est vendredi. La plupart des gens sont sûrement en train de faire leur jogging autour du bassin, ou alors, ils se farcissent un petit déjeuner d'affaires.

— Tout s'est bien passé?

— Je suis un peu fatiguée, c'est tout.

Décidément, elle n'est plus l'incroyable créature qu'elle a été... Dans un de ses bulletins scolaires, on l'a même traitée un jour de dynamo humaine! Maintenant, elle a besoin de démarrer au starter.

Sam pose le front sur son poing et pousse un soupir à fendre l'âme.

— C'est quoi, ce bâillement? On dirait que tu n'as pas fermé l'œil.

— Hmm?

Sam se rend compte, à son grand regret, qu'elle se sent encore moins bien au bureau.

— Tu as dormi? Je parle de l'avion...

— Un peu. Enfin, j'ai fait semblant, pour ne pas avoir à faire la conversation pendant tout le voyage. Mais je n'arrêtais pas de cogiter...

Son côté maso la pousse à tout raconter, mais E.J. n'est pas très attentive. En fait, elles sont toutes deux expertes dans l'art de se contempler le nombril. Et puis leur amitié est régie depuis la fac de droit par une règle tacite : bannir toute idée négative ou déstabilisante. Elles préfèrent valoriser la force et la réussite. D'ailleurs, rien n'indique encore que Sam puisse parler d'état de crise pour qualifier la situation.

— Je vois ce que tu veux dire, ma vieille. Nous sommes vraiment... Oh, mon Dieu! Il faut que je te parle d'hier soir.

E.J. baisse le ton. Sa voix n'est plus qu'un chuchotement.

— Sache qu'il n'existe qu'une chose qui soit pire qu'un dîner où les convives sont des couples de notre âge : un dîner de célibataires organisé à la va-vite par un couple de généreux concubins soucieux de mettre à jour la liste de leurs connaissances pour les envois de cartes de vœux. Quand nous sommes arrivés au plat de résistance, tu me croiras si tu veux, mais j'ai sérieusement songé à me planter une fourchette dans le corps juste pour faire semblant d'avoir une crise de méningite! Pour info, soixante-dix pour cent des hommes s'appelaient Ed, cinquante pour cent seulement avaient des cheveux. Quarante pour cent nous avaient déjà parlé de leurs ex avant le dessert, et grosso modo cent pour cent ont déclaré qu'ils aimeraient baiser avec une avocate de trente ans, voire l'épouser...

— Bon, j'en déduis que je suis encore tranquille pendant quelques semaines.

— Peux-tu me dire pourquoi brusquement, au moment où nous franchissons le cap des trente ans, nous sommes censées être reconnaissantes envers les hommes qui s'intéressent à nous au hasard des rencontres? Si ce n'était pas aussi comique, je serais presque tentée d'en pleurer... C'est ça, les hommes mûrs. Evidemment, c'est mieux quand ils ne sont pas mariés, mais...

Sam se reconcentre sur la conversation.

— Elizabeth-Jane... Ne me dis pas que...

— Si. Mais c'est le meilleur coup de toute ma vie!

— Je ne veux pas en entendre plus, d'ailleurs je me suis bouché les oreilles. Je ne t'écoute plus.

— A d'autres! Ce que tu peux être prude. Tout ça parce que tu n'as pas fait l'amour depuis...

— Dis donc, tu es dure avec moi.

— Avoue que Nick, c'est déjà de l'histoire ancienne. Disons qu'il n'est plus de la première jeunesse...

— Il n'a que quarante-huit ans! Et ça fait des semaines que je ne l'ai pas vu, que je ne lui ai pas parlé...

— Des semaines? Je croyais que c'était en janvier que tu...

Le remords la tenaille de nouveau. Sam a du mal à avaler sa salive en prenant conscience de son erreur.

— Il faut bien s’amuser un peu...

Elle n’a trouvé personne d’autre vers qui se tourner. Mais à présent, grâce à l’utilisation de la page blanche et du stylo à bille, elle sait garder ses secrets pour elle. Et ce que son écriture bleu pâle raconte, ce n’est pas seulement sa vie privée à *elle*.

Sam se sent tout à coup plus misérable que jamais. Elle envie E.J. Pour les Américains, se faire suivre par un psy est aussi courant que d’aller chez le coiffeur. Et puis, on ne risque pas d’oublier par inadvertance son thérapeute dans un tiroir de bureau...

— Je vais être obligée de te laisser, ma belle. Il faut que je trie quelques documents avant ma téléconférence avec notre bureau de Los Angeles. Je te promets de te raconter la suite de mon histoire demain. Je commencerai la journée par un petit jogging dans Hyde Park, appelle-moi si le cœur t’en dit. Mais une bonne nuit ne te fera pas de mal.

Sam est ailleurs... à des kilomètres de là. Elle repense à certains détails, et ça la rend malade. Et ce fichu téléphone qui reste silencieux! Au fait, elle n’a même pas entendu E.J. lui dire au revoir...

— Je suis impatiente de...

Sam s’arrête au milieu de sa phrase en entendant la tonalité. C’est bien ça, elle était en train de parler toute seule! Le menton sur les mains, elle fixe l’écran de son ordinateur et n’y voit que des gros titres imaginaires des journaux à scandale. Elle voudrait ne pas rester passive, avoir un plan, agir... mais il n’y a qu’une solution : attendre patiemment. Sam Washington n’est guère habituée à ça, ni à perdre des choses d’ailleurs!

Comme si elle n’attendait que ce silence pour se manifester, Mel passe la tête à la porte. Apparemment, le respect de l’intimité est un concept dépassé.

— J’ai trois dossiers à relire, et je vous ai apporté du thé. J’ai pensé que vous pouviez avoir besoin d’un petit remontant avant la réunion.

Sam est sur le point de réclamer plutôt une tisane, mais en

humant les senteurs de menthe, elle sait que sa secrétaire a pris les devants.

— Merci. Alors, cette réunion ?

— 14 heures, cinquième étage, salle de conférences une. Je craignais que ça ne vous soit sorti de l'esprit à cause de la fatigue. Je sais bien que votre siège peut presque se transformer en canapé, mais ce n'est pas la même chose qu'un bon lit.

— C'est vrai. Bon, c'est noté, merci !

Sam prend un stylo et regarde les papiers déposés sur son bureau. Elle avait l'intention de se lancer dans la rédaction d'un texte, mais les mots ont l'air de la prendre de haut. Quant à la réunion...

— Pas de problème.

Mel se retourne en atteignant la porte.

— J'allais oublier, votre mère a téléphoné. Elle voudrait que vous l'appeliez dès que vous aurez un moment. Elle a dit que c'était assez urgent.

— Je vais le faire...

Sam fait taire son irritation. Bien qu'elle en ait parlé maintes fois à sa mère, celle-ci n'a toujours pas compris qu'il valait mieux s'abstenir de l'appeler au bureau, les coups de fil étant réservés aux urgences. L'organisation du déjeuner du dimanche n'entre manifestement pas dans la catégorie des urgences, même en numéro deux...

— Mel, attendez...

— Oui ?

— Si l'hôtel Carlyle appelle...

— Je vous le passe immédiatement, je sais.

— Parfait.

Entretien terminé.

Sam avale une gorgée de thé et se brosse les cheveux. Puis elle applique une nouvelle touche de blush, un peu de poudre sur le visage et du gloss sur les lèvres. Un nuage de parfum pour finir... Elle en garde toujours un flacon dans le tiroir de son bureau. Elle se sent tout de suite mieux dans sa peau, en apparence du moins, et se lève en tirant sur sa jupe pour la défroisser. Un coup d'œil dans la glace. Parfait.

*Personnel et confidentiel*

Une fois ses craintes bien rangées au fin fond de son cerveau, elle se dirige fièrement vers l'ascenseur. Elle adore les négociations de haut niveau, et on lui en confie de plus en plus fréquemment. Elle espère devenir la plus jeune associée de la City... On a le droit de rêver, non ? A condition qu'E. J. ne lui souffle pas la place.